RÉSUMÉ

DE

PLUSIEURS LETTRES

ÉCRITES DU TEMPLE,

AU CITOYEN MERLIN,

ALORS

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE;

Par le Citoyen FERRIÈRES-SAUVEBOEUF,

SUIVI de sa Réponse au Précis de ce qui s'est passé à l'armée d'Italie, depuis le 21 Ventose jusqu'au 7 Floréal dernier, par Schérer.

A PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

RÉSUMÉ

DE PLUSIEURS LETTRES,

Ecrites du Temple au Citoyen Merlin, alors Président du Directoire, par le Citoyen Ferrières-Sauveboeuf, suivi de sa réponse au précis de ce qui s'est passé à l'armée d'Italie, depuis le 21 ventose jusqu'au 7 floréal dernier, par Schérer.

CITOYEN PRÉSIDENT,

Quoique habitué depuis plusieurs années à la rotation des événemens politiques, à peine ai-je pu suivre de l'œil la rapidité de ceux qui viennent de se succéder depuis quelques mois : la République était au faîte de la grandeur, par-tout ses armées triomphantes dictaient des lois, ses ambassadeurs distribuaient sa protection, ou anéantissaient les gouvernemens, et les constitutions arrivaient en poste de Paris, pour dédommager les peuples vaincus. L'Europe, frappée de terreur, ne pouvait désavouer ses défaites; l'Asie, concentrée dans son ignorance fanatique se croyait oubliée, d'après votre parole donnée à Esseyd-Effendi; et

au même instant l'Afrique a dû trembler de l'audace des Français.

Un cri général de paix s'était fait entendre, et nos guerriers croyaient enfin revenir au sein de leurs familles, s'y délasser de leurs glorieux travaux. Bientôt un congrès nombreux accueillit à Rastadt nos ministres plénipotentiaires; on y avait vu déployer de part et d'autre tous les subterfuges de la diplomatie, quand vous prétendîtes que plusieurs milliers d'habitans des Pays-Bas, rangés sous les drapeaux de l'Autriche, avant l'invasion de ces provinces par les Français, fussent déclarés émigrés dans les préliminaires : vous vouliez que ceux qui avaient dû naturellement s'armer pour défendre leur pays de nos approches, et suivre leurs généraux quand ils nous abandonnèrent le Brabant, trouvassent la mort s'ils revenaient à la paix mêler leurs larmes aux tendres embrassemens de leurs femmes et de leurs enfans. L'insatiabilité du fisc devait ainsi proscrire par votre organe le droit des gens qui assure aux habitans des pays conquis la faculté de rentrer, après la guerre, dans leurs foyers, et d'y vivre sous la protection des lois nouvelles. L'empereur ne pouvait donc souscrire à un traité qui l'aurait fait abandonner spontanément de ses troupes, s'il avait eu la faiblesse de trahir aussi évidemment les intérêts de ceux qui lui étaient restés fidèles.

Vous n'avez donc pas voulu la paix en agravant les conditions par des bases les plus injustes et sous les prétextes les plus frivoles. Vous avez augmenté le nombre de nos ennemis ; témoin l'expédition

chevaleresque et ruineuse de l'Egypte, appellée on ne sait pourquoi l'aîle gauche de l'armée d'Angleterre, et qui ne nous a valu, jusques à présent, que la mort et l'esclavage d'une infinité de braves Français ; la perte de notre marine et une guerre trois fois plus puissante à soutenir : joignez-y votre message au corps législatif, dont je témoignai tout mon étonnement au ministre des relations extérieures, et que je vous cite aujourd'hui avec la même franchise. Il est une preuve évidente de ma première assertion ; après y avoir énoncé le projet de démocratiser tous les vastes états de la maison d'Autriche, vous avez demandé que la guerre fût à l'instant déclarée au roi de Bohême et de Hongrie, ainsi qu'au grand-duc de Toscane ; c'est aux principes développés dans ce funeste message que vous devez en partie attribuer la coalition générale qui s'est armée de nouveau contre la République ; il faut qu'elle succombe ou que les rois périssent, puisque vous en avez imposé l'alternative, en rallumant une guerre à mort. Le serment de haine à la royauté, sans le restreindre à notre seul gouvernement, excite la méfiance de tous les princes ; et pouvez-vous les en blâmer ? Presque tous insultés, avilis ou exhaspérés, par vous ou vos agens, ils ont dans leur désespoir ajourné leurs intérêts respectifs ; on les voit suspendre des haines héréditaires et oublier jusques au fanatisme qui les divisait depuis plusieurs siècles pour réunir tous leurs efforts et resserrer dans ses premières limites le peuple Français, que vous armez contre tous les autres sous prétexte d'une République universelle,

Vous avez, citoyen président, employé quinze mois à délibérer, et l'Europe entière, plus avisée, armait des soldats : les alliances les plus monstrueuses ont eu lieu, en dépit de la sagesse et des règles politiques ; mais leurs moyens d'exécution contre nous n'en sont pas moins terribles, parce que vous avez laissé désorganiser les armées de la République ; ainsi Moreau, dont le prince Charles a plus d'une fois reconnu le mérite et les talens, n'a pas eu le commandement de l'armée du Rhin et du Danube ; Schérer a osé remplacer Joubert, à qui l'armée d'Italie avait dû son salut ; ce général, par une manœuvre aussi hardie qu'habile, avait su envahir tout le Piémont sans coup-férir, paralyser la coalition de Naples et de Turin, prête à envelopper nos troupes, et il assura leur retraite comme s'il eut prévu la campagne désastreuse de son successeur.

Presque tous les généraux se sont vus employés hors des pays où ils étaient accoutumés à vaincre ; ceux qui avaient combattu au-delà du Rhin et du Danube ont été envoyés en Italie, et les généraux de cette armée, déplacés à leur tour, ont reçu des commandemens en Suisse ou en Hollande ; ainsi Schérer avait comblé la mesure de son ineptie sous son abominable ministère.

Vous avez mis en jugement le vainqueur de Naples, et le général ennemi Krai ne put s'empêcher de déplorer votre injustice, car il dit à un officier de la division Delmas, envoyé parlementaire à Véronne : qu'il fallait que nos officiers généraux eussent bien de la vertu pour servir sous

un gouvernement qui se jouait à plaisir de leur honneur. Vous ne serez pas surpris d'entendre Krai s'exprimer ainsi, quand vous saurez que c'est lui qui donna tant de marques d'estime au général Marceau, et dont les obsèques reçurent tous les honneurs militaires de l'armée qui était sous ses ordres. Championnet paraîtra donc devant des juges pour voir constater juridiquement le nombre de ses glorieux trophées, et recevoir acte de sa gloire.

Il est résulté de toutes vos fausses mesures, dictées par l'impéritie ou basées sur les faux rapports de vos agens intéressés à vous tromper, que nos ministres d'une paix que vous n'aviez pas voulue, croyant que l'univers entier devait s'abaisser devant vous, ont été congédiés avec mépris quand on a été bien assuré que vous n'étiez pas préparés à la guerre. Les succès de la coalition en Italie et la retraite de Jourdan en deçà du Rhin ayant enivré les Autrichiens, le délire de la fureur a été dépassé, et le crime le plus atroce a été commis, Bonnier et Roberjot sont tombés sous les coups des assassins; mais soyez certains qu'il ne s'en fût pas trouvé, si l'on vous eût cru encore assez puissans pour venger cet horrible attentat, qu'un voile politique couvre encore; mais il ne restera pas toujours impénétrable, et peut-être sera-t-il préconisé parmi les tributaires des rois, à qui on prêche tous les jours, que tôt ou tard le bras d'un dieu vengeur s'appésantit sur les régicides.

Le temps des prestiges est passé, citoyen président; il ne s'agit pas d'afficher par-tout le mot

de vengeance : cette inscription ne fera pas taire le canon de l'ennemi, tant que vous ne lui adjoindrez pas d'autres moyens que ceux employés jusqu'ici. Commencez par apprendre la vérité toute entière ; ne comptez plus sur les soi-disant républiques, dont les peuples infortunés n'ont été que vos tributaires. Vous avez pu vous venger de l'agression du roi des Deux-Siciles, en l'exilant dans son isle ; mais si vous eussiez voulu de bonne foi républicaniser ses états, et non pas les dévaster, vous n'eussiez pas fait mettre Championnet en jugement : lui seul pouvait consommer son ouvrage. Vous avez laissé disséminer nos troupes sur une infinité de positions, autant éloignées que difficiles ; leur réunion aurait dû anticiper la reprise des hostilités pour couvrir l'Italie, et vous savez combien les succès influent sur les chances de la guerre ; c'est quand tout était presque perdu que vous avez remis à Moreau le commandement en chef, en vous abaissant jusques à feindre, dans votre arrêté, que Schérer, dont le robuste tempérament vous était aussi connu que ses désordres, ne s'éloignait de l'armée qu'à raison de sa délicate santé ; et par une inconséquence mal-adroite, vous le nommiez en même tems inspecteur d'infanterie en Hollande, dont le climat ne pouvait être plus favorable à son estomac, qu'autant qu'il aurait pu y renouveller son régime concussionnaire.

L'Italie, où les Français avaient tant d'amis, se ferme à jamais pour nous. Rivaud, par une tyrannie la plus machiavélique, a opprimé la république

cisalpine ; et c'est en détruisant les ressources libres que nous fournissait son alliance, qu'il nous a privé d'un grand nombre d'auxiliaires, et a préparé nos défaites, tandis que Faypoult, à l'autre extrêmité, a causé ce cahos informe dont les Napolitains se débarrasseront bientôt par le retour à leur ancien gouvernement.

Les consuls romains et leur république ont eu également leur part de notre *imposante* suprématie : vos commissaires ont fourni plus d'une fois l'occasion d'exercer leur patience.

Vous faites traîner de prisons en prisons ce vieillard, pour qui ses vertus privées et son grand âge commandent le respect; quel avantage pouvez-vous tirer de son séjour en France? Son injuste captivité anime contre vous les deux tiers de l'Europe, l'autre ne vous approuve pas, et le reste du monde vous accuse de manquer au droit des gens, ou tout au moins de générosité. Le directeur Laréveillère oubliant les principes dont il pavoise sa doctrine, a donc recherché la triste jouissance de contempler dans ce patriarche prisonnier un prétendu triomphe des philantropes sur les chrétiens; mais le pontife fondateur ne s'est pas montré magnanime. Sachant par moi-même que vous avez rarement le tems de vous occuper du sort des détenus, et qu'il est de la délicatesse du ministre Talleyrand de presser son rapport au directoire sur la situation de Pie VI, je présume que les directeurs revenus à la dignité qui caractérise la grande Nation, ne tarderont pas à donner des ordres pour

que l'ancien souverain de Rome soit traité avec la considération et les égards qui lui sont dus.

Les Toscans paisibles et heureux sous leur grand-duc, se sont plutôt soumis à nos armes qu'aux principes révolutionnaires; presque tous, en attendant l'occasion favorable, paient en silence leurs contributions, et reçoivent, sans se plaindre, nos garnisons; mais craignez le premier moment de leur fureur, et faites cesser les exactions qui pèsent sur leur pays.

Le Piémont exécuté militairement sous la forme méthodique d'un gouvernement provisoire, a été le théâtre des déprédations les plus inouies, et il était tems que Mussey se rendît à Turin. Joubert avait conservé dans les troupes piémontaises une partie des officiers savoyards, dont la bravoure et la probité lui étaient connues. Quoique restés fidèles au roi de Sardaigne, dès le commencement de la révolution, ils eussent fait le sacrifice de leurs biens, en se laissant inscrire sur la liste des émigrés du Mont-Blanc. Le cinique Rivaud qui, de Milan, voulait gouverner toute l'Italie afin de contrarier Joubert, obtint un arrêté du directoire pour faire destituer tous ces braves militaires, aujourd'hui sans ressource; on le leur signifia presque sur le champ de bataille, lorsqu'au prix de leur sang ils venaient de seconder puissamment nos troupes dans les affaires meurtrières des 6 et 16 germinal. Revenus dans le Piémont, croyez-vous qu'ils aient envie de nous y faire des prosélytes? Ne soyez donc pas étonné de tous les malheurs qui ont eu lieu, et de ceux que des in-

justices renouvellées tous les jours nous ont réservés.

Vous avez, il est vrai, enrichi notre musée des plus brillantes productions de l'esprit humain. Des chefs-d'œuvre en tous genres seront exposés à l'enthousiasme du peuple français et à l'admiration des étrangers, qui viendront y reconnaître les monumens immuables de toutes nos victoires. Puisse la vue du musée faire oublier aux Français leurs sacrifices passés, et leur rappeller que ces trophées ne peuvent nous rester que par l'union qui produit la force et ce dévouement général qui peut seul, en affermissant la liberté, sauver la République.

L'escadre de Brest est dans la Méditerrannée. N'abandonnez pas les débris glorieux de nos armées d'Italie; faites débarquer à Gênes et à Livourne des renforts considérables, qui, réunis à Moreau et à Macdonald, peuvent enfin ranimer le courage de nos soldats par ces secours depuis si long-tems attendus, et les peuples d'Italie voyant votre nouvelle attitude et votre empressement à les venger de cette nuée de vampires qui avaient si justement animé leur fureur contre nous, oublieront que nous avions mérité leur vengeance.

L'Helvétie annonce par les dernières ressources de son désespoir, combien peu elle a eu part à votre sollicitude protectrice; le nombre des mécontens s'est accru à mesure que Rapinat, soutenu par une affinité toute puissante et inutilement accusé par la voix publique, a pu exercer impunément ses brigandages; ces braves Suisses, autrefois si

jaloux des approches de leurs montagnes, s'étaient livrés avec confiance à vos promesses solemnelles, soumis au joug odieux de vos commissaires dévastateurs ; leur pays est devenu le théâtre sanglant de la guerre la plus désastreuse ; ils vivaient en paix, et vous les avez armés les uns contre les autres ; ils respectaient notre alliance, et courbés aujourd'hui sous le poids de vos contributions despotiques, ils voient la misère et la mort dévaster leurs cantons. En vain, Massena voudrait-il les défendre, puisque vous ne le secondez pas et qu'il manque de soldats ; déjà la moitié de la Suisse est au pouvoir des Autrichiens, et il ne vous restera bientôt plus que le souvenir de la République helvétique.

Vous avez épuisé entièrement les ressources de la Hollande, son commerce presque anéanti, et ses moyens, de se conserver à elle-même, vont devenir presque nuls ; le roi de Prusse a des corps d'armées d'observation, qui me paraissent ne pas perdre de vue le stadthoudérat, et je ne doute pas que le citoyen Sieyes, appellé à siéger au directoire avec vous, ne sache depuis long-tems à quoi s'en tenir sur la prétendue neutralité de ce monarque, dont le cabinet impénétrable fixe l'attention de toute l'Europe ; il a connaissance de votre message impolitique où vous annoncez l'intention de républicaniser tous les domaines de l'Autriche ; un coup-d'œil sur la carte a donc suffi pour lui prouver que si la France était victorieuse, sa position en Allemagne deviendrait la même que celle du grand-duc en Italie ; et que cerné de tous

côtés par des Républiques vos tributaires, il vous serait aussi facile de le faire enlever de Berlin et conduire aux avant-postes Russes, que Ferdinand fait prisonnier à Florence et mené par vos ordres jusques à l'avant-garde des Autrichiens.

Je ne crois point Frédéric étranger à l'accord subit qui a eu lieu entre le sénat de Hambourg et Paul Ier. Le roi de Suède, comme duc de Pomeranie, plus exact cette année à fournir son contingent, veut par son manifeste attirer à la coalition les autres princes de l'Empire. L'électeur de Bavière, qu'on disait pencher pour nous, vient de transiger avec ce grand-maître qu'on a voulu tourner en ridicule sur un titre qu'il n'a pris adroitement que pour faire connaître impérieusement aux Anglais qu'il se réservait cette île dans les partages convenus un peu d'avance entre les coalisés; mais Paul Ier. ne peut douter que l'ordre de Malte ne soit assimilé à celui de la toison-d'or, qui peut rappeller une conquête, mais qui n'arme plus ses chevaliers.

Puisque l'Espagne a permis à son escadre de sortir de Cadix, celle-ci peut nous être d'un grand secours, et après sa jonction avec la nôtre, nous aider à ravitailler Malte, s'emparer des vaisseaux ennemis qui sont épars dans la Méditerrannée, et porter en Egypte des munitions de guerre. Les Français, devenus maîtres d'un pays ouvert et dénué de fortifications, ont pu anéantir ou expulser sept à huit mille mameloucks: en vain ont-ils restés victorieux jusques à présent, c'en est fait d'eux s'ils ne sont puissamment secourus. Bona-

parte qui s'est vu trompé cruellement par toutes les descriptions mensongères ou exaltées faites sur l'Egypte par quelques personnes intéressées à le suivre, est au moment d'être assailli du côté de l'Afrique par les Barbaresques et les Marocains, dont le fanatisme inquiet et jaloux veut éloigner les chrétiens du voisinage de la Mèque, tandis que le grand-visir s'avance avec une partie des forces de l'Empire ottoman; harcelé par les Arabes qui l'entourent, il ne lui restera bientôt plus que la ressource d'une capitulation honorable, où la gloire d'être inscrit au nombre des grands hommes. Calculez ensuite, citoyen président, les pertes immenses de notre commerce au Levant, dont les Anglais vont nous enlever tous les avantages, en profitant de l'animosité que les Turcs conserveront long-temps contre les Français, à cause d'une aggression à laquelle ils ne devaient pas s'attendre; une inquiétude justement méfiante que nous aurons inspirée aux Ottomans, et le dépérissement de nos relations commerciales avec eux, que d'autres puissances auront soin de fomenter; tels sont les résultats que la France doit tirer de la malheureuse expédition d'Egypte.

Je crois, citoyen président, vous avoir suffisamment démontré que les Français, livrés à eux-mêmes, n'ont plus d'autres ressources que celles de leur courage, et il suffit; mais apprenez-leur que l'ennemi qu'ils ont à terrasser de nouveau nécessite aujourd'hui les plus sérieuses combinaisons. Ce n'est plus assez de l'atteindre pour rester vainqueur; l'audace jointe à la valeur donnaient

dans les autres campagnes le signal de la victoire en même tems que celui des combats; alors les Autrichiens, esclaves d'une tactique lentement exécutée, ne pouvaient résister à l'impétuosité de nos soldats. Le courage des Français est encore le même, dans toutes les affaires ils se montrent toujours dignes de vaincre; mais leurs écoliers, citoyen président, ont profité des longues vacances que vous leur avez données, et ils ont parfaitement copié leurs maîtres. N'enmenant plus à la suite de l'armée des bagages nombreux qui entravaient leur marche, ils ne perdent plus un tems précieux à se fortifier dans des camps inutiles; ils passent les rivières à la nage et ils bivouaquent comme nous; leurs mouvemens ont la rapidité des nôtres; les officiers, autrefois en petit nombre, ont été augmentés, ils marchent en avant; et l'ordre est donné aux soldats de les fusillier s'ils manquent à leur devoir ou de bravoure dans les combats; les généraux font les remplacemens sur le champ de bataille, par rang de service. La noblesse n'est plus comptée pour avancer en grade, et des médailles d'or et d'argent sont distribuées régulièrement aux soldats qui se sont distingués.

Tels sont les hommes, j'ose dire nouveaux, qui se mesurent avec nous. On les a vus, autrefois, ne marcher qu'avec répugnance, et déserter par milliers. C'est qu'alors le bâton seul était le régulalateur de la discipline, et qu'à présent on leur a persuadé que nous ne faisons plus qu'une guerre de gouvernement, et que ce sont eux qui ont la

gloire de combattre dans une guerre nationale. Ainsi on les voit acharnés dans les combats, et ne plus quitter leurs drapeaux.

Je ne parle point de ces essains nombreux sortis des frimats du Nord ; une obéissance servile fait tout leur mérite. En leur opposant une bonne discipline, nos bataillons aguerris et complets n'auront pas à les redouter. On a cité leur manière barbare de faire la guerre, tandis que les Autrichiens, par une politique bien entendue, et par conséquent bien plus perfide, traitent avec beaucoup de ménagement les pays reconquis : les grades militaires supérieurs sont conservés, même à ceux dont ils ont éprouvé la valeur et les talens. Les Polonais qui, ayant fui leur patrie, en proie à l'esclavage, combattaient en Italie sous les drapeaux de la liberté, sont traités avec égard, et point en émigrés. Les Piémontais et les Cisalpins ont obtenu les mêmes avantages. Schérer fit armer et incorporer au service de la Cisalpine tous les prisonniers polonais qui étaient faits sur les Autrichiens ; il eût dû s'épargner cette mesure impolitique, d'après ce qui s'était passé à la journée du 16 germinal. La légion polonaise-cisalpine, criblée par les autrichiens, s'était formée en bataillon quarré, combattant avec l'acharnement le plus terrible ; un officier polonais saisissant au collet un commandant autrichien, allait lui passer son épée au travers du corps, quand il reconnaît son frère ; ils s'embrassent avec une émotion qui fait cesser quelques instans le carnage à leur côté, et l'impression causée par cet événement,

ment, qui volait de bouche en bouche, contribua beaucoup à diminuer la fureur qui s'était manifestée de part et d'autre.

Avant d'enrôler aucun prisonnier polonais dans les bataillons cisalpins, on leur annonçait qu'ils seraient pendus s'ils étaient repris par les Autrichiens. Le général Krai, informé de cet avertissement, susceptible de doubler leur courage, fit constater publiquement par un des officiers polonais, fait déjà prisonnier, que tous ceux qui avaient été repris, tant officiers que soldats, n'avaient reçu aucun mauvais traitement.

Vous ne serez donc pas étonné, citoyen président, de la prompte reddition de nos places, forteresses et citadelles, qu'à la vérité Schérer avait mal approvisionnées, ou dont les munitions ont fait le service d'une partie de sa campagne, mais il n'est pas surprenant que les Piémontais, Cisalpins et Polonais, à qui il est permis de rentrer dans leurs foyers ou de s'enrôler sous les drapeaux autrichiens, n'accélèrent l'évacuation des places dont ils forment, dans presque toutes, une bonne partie de la garnison, plutôt que d'être exposés aux travaux pénibles d'un long siége, ou aux risques d'un assaut, puisqu'ils n'ont point à redouter les suites de la capitulation.

Rien n'égale l'astuce avec laquelle les Autrichiens se comportent dans les pays qu'ils ont remis sous leur domination, malgré qu'en aient dit des relations mensongères ; aucun individu n'est inquiété pour ses opinions passées, une amnistie générale couvre tous les monumens révolutonnaires ;

B

et le patriote qui fut le plus exalté, qu'on désignait aussi en Italie sous le nom de Jacobin, trouve sûreté dans la tranquillité morale qui lui est seulement commandée; tout principe de réaction est banni, comme toute idée de peser sur une classe plutôt que sur une autre, afin de se les attacher toutes dans un moment où l'opinion publique est si nécessaire à leurs projets. Par une juste répartition des impôts, ils cherchent à modifier l'odieux que la noblesse inspirait au peuple; aucune loi ne marque ou n'établit de différence entre les gouvernés; les seuls acquéreurs de domaines nationaux ont à se plaindre, puisqu'ils sont tenus de les rendre aux anciens propriétaires; mais n'ayant point à restituer les fruits qui les ont déjà remboursés de leurs capitaux, l'injustice leur est moins sensible, puisqu'elle n'est pas ruineuse. Tous les citoyens qui ont des places dans le régime républicain, voient encore leurs talens distingués par le vainqueur, témoin cet ex-directeur mis à la tête du gouvernement de Ferrare. Je ne doute pas que tous ces moyens, dictés par une politique digne de Machiavel, ne finissent par faire place à la tyrannie la plus odieuse: mais la conduite des Autrichiens est d'autant plus dangereuse, que le peuple ne voit que le présent, oublie le passé, et s'occupe fort peu de l'avenir. C'est donc par un parallèle de la justice et de la modération de notre gouvernement, que nous pouvons démontrer aux peuples d'Italie et de l'Helvétie qu'ils ne doivent pas se laisser séduire par des apparences trompeuses, et que nous pourrons voir le génie de la liberté planer

avec majesté sur les peuples qui voudront se montrer dignes d'elle.

Tels sont les détails que j'ai l'honneur, citoyen président, de soumettre à vos réflexions. Parvenus à l'époque la plus difficile de la révolution, se dissimuler le danger, ne serait pas vouloir l'éviter; mais avant d'en appeler à la nation entière, commencez par ranimer la confiance publique presqu'entièrement perdue; faites cesser tout l'odieux d'un gouvernement qu'on hait, parce qu'il dédaigne de se faire aimer; que tous les citoyens puissent obtenir également sûreté et protection sous l'égide des lois remise entre vos mains, et vous les verrez tous disposés à se sacrifier pour le maintien de la République; ne créez plus des classes dans le peuple, qui ne connaît pas de caste séparée depuis la constitution; ne violez plus le système d'égalité qu'elle commande et assure à tous les citoyens; n'irritez pas d'anciens souvenirs que la liberté a fait oublier; rendez à tous les Français, indistinctement, les droits qu'ils réclament; ne proscrivez plus en masse, et vous n'aurez plus d'ennemis dans l'intérieur de la République; rendez à nos armées des généraux qui les ont constamment menées à la victoire; cessez de les avilir par l'autorité abusive de vos commissaires civils; ne comprimez plus la pensée des hommes qui, chérissant la liberté, sont dignes d'en publier les bienfaits; mettez un terme à cette inquisition tyrannique, odieuse à tous les Français, et ne destituez plus, à l'avenir, les généraux où les fonctionnaires publics avant de les avoir entendus

B 2

dans leurs moyens de défense ; alors vous ne serez plus bourrelés par ce sentiment si pénible pour ceux qui sont forcés de reconnaître leurs fautes, mais qu'une prétendue dignité de l'état ne leur permet pas de réparer ; vous jouirez enfin d'une gloire méritée au milieu d'un peuple qui bénira les premiers magistrats de la République quand ils l'auront rendue à jamais libre et triomphante.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF.

OBSERVATIONS

Sur le précis de ce qui s'est passé à l'armée d'Italie depuis le 21 ventôse jusqu'au 7 floréal dern., par Schérer.

Celui qui brave l'indignation publique par une audace sans exemple, peut-il espérer long-tems que le cri de la France entière qui appelle sur sa tête la vengeance des lois, ne sera qu'un vœu stérile pris pour des clameurs qui viendront échouer devant son crapuleux asyle ? Paraissez vils agens de ses honteuses concussions, rappelez-lui les sommes immenses qu'il a perdues dans les tripôts, et prodiguées dans ses débauches, celles enfin qu'il a mises en réserve, et nous connaîtrons bientôt la valeur de son compte rendu. Et vous, vertus civiques, qu'il accuse d'avoir orné son casque, où l'on n'apperçoit que les panaches de l'ignominie, étiez-vous présentes lorsqu'il arracha des mains de Joubert le commandement de l'armée d'Italie, au moment qu'il fit mettre en jugement le victorieux Championnet ? Cependant il atteste que c'est sur le refus de plusieurs généraux qu'il obéit au directoire, et que par un dévouement généreux il s'est trouvé, malgré lui, à la tête de l'armée d'Italie : pour prouver qu'il n'en était pas absolument indigne, il ajoute avoir été

comme un autre sensible à la gloire, et on l'a entendu dire, en présence de tout son état-major, la veille d'un combat, qu'il n'avait d'autre ambition que celle de boire du bon vin. Il se donne pour le Suwarow du comité de salut public, qui lui ordonnait de vaincre, et il restait vainqueur; de prendre des places, et de suite elles étaient prises. Voudrait-il nous faire entendre qu'il n'avait été envoyé en Italie que pour y être battu, et mettre nos places et nos forteresses hors de défense? En ce cas, il s'est fort bien acquitté de la commission de Rewbell, Laréveillère, Treilhard et Merlin, car on sait qu'ils ne laissaient à Barras que l'occupation de la chasse à Grosbois.

Schérer date son précis du 21 ventôse, jour de son arrivée à Milan; il oublie que le 19 on lui avait remis, en passant à Turin, en sa qualité de commandant en chef, six cent mille francs, moitié de la somme qu'il avait exigée du gouvernement provisoire; il pouvait donc commencer les dates dès son entrée en Piémont. Le directoire cisalpin n'ayant pas osé lui refuser une audience publique, Schérer se borna uniquement à ce sacrifice de la dignité directoriale fait à son amour-propre, et à l'étalage pompeux de ses broderies. Pendant la cérémonie, quelques Milanais souriaient malignement, disant que la paix était certaine puisqu'on avait envoyé Schérer commander en Italie, et les militaires de sa suite avaient cet air embarrassé qui présageait le sacrifice des lauriers qu'ils auraient espéré sous le commandement d'un autre général. Mais l'ambassadeur Rivaud qui, comme

on s'y attend bien, tenait une place éminente dans le cortège, avait tâché de préparer la réputation de Schérer, ayant reçu des ordres précis de s'en acquitter ; et Serbelloni avait écrit dans le même sens à toutes ses connaissances, de sorte que les discours de part et d'autre, ornés d'un accompagnement de musique, étant finis, il ne fut plus question que des galas d'usage. Ainsi..... gare aux Autrichiens.

Le 30 ventôse, l'ambassadeur Rivaud voulut se distinguer à son tour et régaler l'appétit glouton du général en chef, et je peux dire qu'il s'en acquitta magnifiquement. Le bruit du départ de Schérer pour Mantoue s'était répandu depuis trois jours dans la ville. Plusieurs convives, arrivés des premiers, témoignèrent leurs regrets à Rivaud de ce qu'ils n'auraient pas l'honneur de dîner avec Schérer : c'était les ministres cisalpins qui parlaient ainsi ; mais Rivaud les rassura. Il est vrai que le général en chef devait partir pour aller se mettre à la tête de l'armée devant Véronne ; mais sur son observation que trois ou quatre jours plutôt ou plus tard ne l'empêcheraient pas de battre les Autrichiens, il avait bien voulu rester pour sa fête. Il partit en effet dans la nuit pour Mantoue, et le lendemain tout Milan savait que le 6 germinal la première bataille serait livrée aux Autrichiens. Combien n'avons-nous pas à regretter de braves soldats qui furent sacrifiés, pour vaincre un ennemi prévenu du moment de l'attaque ? Schérer ose rejeter une responsabilité injurieuse sur ses généraux de divisions : qu'il boive..... et se taise. L'armée d'Italie et les Autrichiens

savent rendre justice à la bravoure et aux talens de Moreau, Delmas, Victor et de tant d'autres braves officiers. En vain, ce général crapuleux, voudrait-il se justifier ; peut-il inviter ses détracteurs à monter avec lui au capitole pour y rendre graces aux dieux ? Il prétend qu'un général en chef ne doit pas marcher à la tête de l'armée, et il s'était reservé le centre : cette prudence a bien quelquefois ses avantages ; mais puisqu'il était en même de voir tout ce qui se passait, comment justifierait-il la scène assez désagréable qu'il eut avec Victor, qui vint se plaindre vertement d'un rapport moins glorieux à sa division, déjà inséré dans l'ordre du jour, et qu'il changea par un autre qui parut à six heures du soir ; si le général en chef eût été présent à l'affaire, il n'eût pas commis l'erreur qui lui valut les reproches mérités de Victor, et une rétractation, dans tous les cas, peu glorieuse pour lui. Puisque Schérer consent de rapporter à lui-même la direction générale de l'armée, quels avantages a-t-il tiré de ce qu'il appelle sa victoire du 6 germinal, dont on voulait, dit-il, douter encore à Milan, malgré le nombre de prisonniers qui arrivaient dans cette ville ; de quelle utilité, dis-je, nous ont été les journées meurtrières qui ont précédé celle du 16 germinal ; les soldats n'ont-ils pas eu la douleur d'obéir à ses ordres de retraite, et d'abandonner des positions qu'ils avaient repris jusques à quatre fois à la bayonnette ? et de quel mépris ne s'est-il pas couvert le jour où les Autrichiens ayant enlevé le mulet chargé de ses provisions, qui était son premier aide-de-camp,

jurant comme un diable, il ne s'appaisa qu'en revoyant son cuisinier échappé au danger ; et ce glouton insatiable força son quartier-général à faire quatre lieues de plus en arrière pour venir faire un bon souper à Mantoue. Combien de fois n'a-t-on pas vu six bons chevaux tirer ses fourgons chargés de vin de bourgogne, tandis qu'à peine quatre haridelles pouvaient traîner une pièce d'artillerie ? Plusieurs officiers-généraux avaient eu des chevaux tués sous eux, ou mis hors d'état de servir, il eut l'impudence de leur offrir cinquante écus, sur la caisse de l'armée, pour se remonter, ajoutant insolemment qu'on pouvait fort bien faire la guerre à pied.

Schérer oublie dans son précis de parler des administrations de l'armée d'Italie, et je vais démontrer que ce silence n'est pas sans motifs. Victor, indigné de la pénurie générale où se trouvaient les soldats qui manquaient de tout, lui écrivit le 14 germinal que, si la compagnie Baudin n'était pas congédiée, il donnait à l'instant sa démission. Schérer rassembla plusieurs officiers qui confirmèrent les mêmes griefs, et le renvoi de la compagnie Baudin fut décidé et mis à l'ordre du jour ; mais le commissaire-ordonnateur Aubernon dit un mot à l'oreille du général en chef, et la compagnie Baudin, non-seulement continua ses exercices, mais dit hautement qu'elle avait acheté Schérer qui, instruit de ce bruit déshonorant par des officiers dignes de foi, garda le silence le plus absolu, ainsi que sur un procès-verbal de l'état-major de l'armée d'Helvétie, dressé par ordre de Massena, et qui lui fut remis par Des-

soles. Il certifiait que nos troupes avait dû évacuer les Grisons, et leurs positions victorieuses par le manque absolu de subsistances, malgré les engagemens de la compagnie Baudin qui n'en reçut pas le moindre reproche ; et son secrétaire Motz, le plus déhonté des fournisseurs qui, après avoir manœuvré à Liége et à Luxembourg, se ventait d'avoir gagné cinquante mille livres de rentes, n'était pas étranger à ce trafic scandaleux de la misère du soldat : car on a vu l'armée manquer de tous les effets d'équipemens et de munitions. Pendant tout le mois de germinal, les troupes n'ont subsisté que des réquisitions journalières faites dans un pays ami qui s'est vu combler d'horreurs et de désespoir, ou des approvisionnemens de siège que la prévoyance du directoire cisalpin avait accumulé dans toutes les villes ou forteresses susceptibles de soutenir un siège, et Schérer les ayant laissé dégarnir des premiers moyens de résistance, on ne doit pas être surpris de la reddition de Peschiera, Pizzighitone, du château de Milan et de tant d'autres places tombées au pouvoir de l'ennemi par les suites inévitables d'un désordre si extraordinaire. Il est si vrai que plusieurs fois les soldats n'avaient pas la force de marcher au combat faute d'avoir mangé, que Delmas, plus au fait du caractère français que Chérin, ne donna pas des cuops de plat de sabre, à l'affaire du 6 germinal, mais répondit à ses grenadiers qui se plaignaient de tomber d'inanition : Allons, camarades, il faut monter là-haut, et ce soir je vous ferai rotir un commissaire de guerre.

Cette plaisanterie eût le double effet que Delmas n'y fut pas tué et que la redoute fut emportée jusques à trois fois. Ils y trouvèrent un vieux major autrichien, qui se battait encore malgré ses blessures : Sommé de se rendre, un homme comme moi ne se rend pas, répondit-il, en tuant un de nos soldats, et il fallut s'en défaire pour mettre fin au carnage.

On ne saurait exprimer à quel point Schérer était voué à l'exécration de toute l'armée, qu'il devait s'aliéner entièrement par un ordre du jour où il était défendu de censurer les opératians du général en chef, sous peine d'être puni très-sévèrement ; et encore fut-il dit que Moreau fit substituer ces derniers mots à la fusillade prononcée dans les accès furieux de cet énergumène. Rien n'est si plaisant que la manière dont il déclara s'être assuré de l'opinion des soldats. Je les ai tous entendu dire que j'étais un f.... geux, dit-il, à un officier-général qui lui rendit visite à Novare lors de son retour de Milan, et c'est en allant au bivouac incognito pendant la nuit qu'il convint avoir fait cette découverte.

Schérer se plaint de n'avoir pas été suffisamment autorisé pour faire marcher à son secours l'armée de Macdonald. Ne prenait-il pas dans ses proclamations le titre de général en chef de l'armée de Naples? A quoi sert ce subterfuge qui ne peut égarer l'opinion publique, puisqu'il s'était muni de tous les pouvoirs, et que pour n'être pas contrarié par son commissaire-civil Lomont, il l'avait adroitement envoyé faire l'inventaire de la galerie

de Florence. Il prétend avoir été surpris par des troupes plus nombreuses et inattendues. Cependant les Russes étaient en marche pour l'Italie, lorsqu'il était encore ministre de la guerre, et il connaissait les rapports des agens diplomatiques envoyés d'avance pour les reconnaître et les compter avant même qu'ils fussent arrivés sur le territoire Autrichien : il ajoute n'avoir trouvé en Italie qu'une armée disloquée, et dont les ralliemens n'avaient pas été bien dirigés. Que pouvait-il espérer de rencontrer, si ce n'est les suites funestes de son ineptie ? N'est-ce pas lui qui avait proposé toutes les opérations, comme il avait dirigé tous les préparatifs d'une guerre dont il avait la certitude, quoiqu'il dise n'en avoir eu connaissance que le 2 germinal à Mantoue ? Ministre idiot et perfide, devenu général par spéculation, il croyait aller subtiliser en Italie quelques lauriers avec les talens de ses généraux de division et de Moreau, qu'il avait caché tout exprès sous le manteau d'inspecteur d'infanterie, afin de s'en servir au besoin et accrocher, au moyen d'une réputation usurpée, une place au directoire pour y corroborer la voix de Rewbell et partager avec lui la dictature.

Schérer est aussi peu exact dans la relation des derniers événemens survenus dans les 1ers jours de floréal, il déclare n'avoir laissé momentanément à Moreau le commandement de l'armée que parce qu'il était instruit du départ projetté du directoire cisalpin, qui aurait nui à un paiement de 3 mill. pour l'armée; c'était, dit-il, le seul motif de son arrivée

le 7 floréal à Milan, où ayant reçu la nomination de Moreau, il s'était empressé de la lui envoyer avec tous les renseignemens nécessaires sur la position de l'armée. Je commence par lui répondre, qu'avant de quitter le quartier-général, il avait reçu son congé, par un courrier arrivé en même tems qu'un de Serbelloni, porteur d'une belle lettre du directoire français, qui jurait à son confrère le cisalpin de soutenir sa République par tous les moyens possibles, et lui promettait de prompts secours qu'il a effectivement reçu.... à Chambéry, d'après la lettre de Merlin, qui obtint quelques jours après deux cent mille francs accordés sur-le-champ par le corps législatif. Mais Schérer trouva bon de n'être pas présent aux acclamations des troupes, en voyant Moreau prendre leur commandement. Je n'ai pas su que les trois millions dont il parle aient pris la route de l'armée, et il est faux, qu'il ait remis, avant son départ du quartier-général, aucun renseignement à Moreau, qui se trouvait alors à Lodi, et qu'il lui en ait fait passer aucun de Milan ou d'ailleurs, ainsi que ce général s'en est plaint plusieurs fois.

Schérer s'indigne du peu de confiance des directeurs cisalpins qui se disposaient à s'éloigner de Milan; mais il doit savoir que malgré ses belles lettres officielles et ses positions sur l'Adda, où il défiait, disait-il, 80 mille hommes de l'y forcer, il n'en était pas moins vrai que Rivaud, prévenu par lui depuis plusieurs jours, avait ployé bagage et chargé ses fourgons en emportant de l'hôtel, que lui avait meublé la République, jus-

ques aux pots-de-chambre de porcelaine, par le motif sans doute de causer une rétention d'urine au général Kray, et ne pas laisser le reste au pillage des autrichiens. Je me souviens, à propos de la réflexion que firent les Milanais sur la proclamation du commandant de la place, affichée dans toute la ville, que dix millions de Français allaient se lever en masse pour venir défendre la République cisalpine. Eh! mon dieu, disaient-ils en tremblant, s'il est vrai que 30 mille Français sous le commandement de Schérer nous ont réduits à la besace, que deviendrons-nous s'il arrive un renfort de dix millions sous ses ordres?

Puisque le général en chef cite l'ambassadeur dans son précis, il est naturel que je parle ici de Rivaud, le plus hardi factionnaire de la terreur, qui, ancien proconsul et nouveau caméléon, était ambassadeur à Milan sans que le ministre des relations extérieures, qui n'en fut pas informé, ait eu part à sa correspondance suivie avec les ex-directeurs. On l'a vu, par sa sottise et son impudente stupidité, préparer successivement tous les malheurs de la République cisalpine. Il avait réintégré dans son directoire cet Adelazio, qui a cru prudent de rejoindre les Autrichiens. Interpellé un jour, à Milan, s'il avait été membre de la convention, il nia d'y avoir été à une certaine époque, quoiqu'il y fût réellement à celle dont il se défendait devant un royaliste.

Voyant l'état désespéré où se trouvaient les affaire, en Italie, et présumant qu'il était impossible que le directoirefr [ançais fût réellement in-

informé de toutes les positions si affligeantes de nos armées, afin de mettre le directoire cisalpin à même de s'assurer si Rivaud avait rempli ses devoirs à cet égerd, je conseillai un moyen positif de connaître la vérité. Le président Sopransi se rendit donc chez Rivaud, d'après mon idée, et lui dit, que, vu les circonstances impérieuses qui exigeaient des moyens extraordinaires, ayant reconnu que toute correspondance par écrit resterait insuffisante, l'intention du directoire cisalpin était de dépêcher sur-le-champ un homme à Paris, pour informer le gouvernement de la situation pénible où se trouvaient notre armée et la République cisalpine. Rivaud accueillit cette ouverture amicale comme je m'y étais attendu. Après s'y être opposé avec l'audace d'un traître, il ajouta, que lui à Milan, et Serbelloni à Paris, suffisaient pour la correspondance entre les deux gouvernemens, et qu'il ferait arrêter en Piémont tel individu que le directoire dépêcherait en France, et que s'il était manqué au passage du Mont-Cénis, il ne le serait pas à Paris, où le ministre de la police, averti à tems, ne manquerait pas de le faire enfermer au Temple. Telle fut la réponse insolente faite au chef d'une république qui passait pour être libre et notre alliée, par Rivaud, qui, du matin au soir, ne quittait pas un instant le lieu des séances du directoire, où il dirigeait tout en personne, ne lui laissant plus que la réalité d'une funeste responsabilité, jusques au moment qu'ayant assuré la perte de cette république, il insultait à ses malheureux

débris, qu'il n'a quitté à Chambéry que pour revenir à Paris s'y applaudir avec ses commettans du succès de son odieuse mission.

Rivaud et Schérer ayant appris que j'avais été le conseiller de cette démarche de Soppransi, et pensant que mon départ pour Paris pouvait bien avoir un but équivalent, convinrent de s'assurer de ma personne. Le 7 floréal, un officier des guides de l'armée vint me signifier, pendant mon dîner, de le suivre chez le général en chef, et de ne rien enlever de ma chambre que je fermai emportant ma clef. Je trouvai dans la cour un renfort de huit guides qui m'accompagnèrent chez le commandant de la place : un instant après, un sergent suivi de dix fusilliers, m'annonça qu'il fallait le suivre au château ; je le priai de me montrer les ordres dont il était porteur, il s'y refusa, ajoutant que cela lui était expressément défendu ; alors je refusai d'obéir, et je fus approuvé par l'officier de service, qui convint que j'avais le droit de prendre connaissance de l'ordre qui me remettait entre ses mains. Deux minuttes après, le sergent revint avec tous les guides qui m'avaient arrêté dans mon auberge ; ceux-ci, le sabre à la et les fusilliers avec leurs bayonnettes, m'obligèrent de marcher sans réplique, ce que j'exécutai en prenant l'officier à témoin d'une vexation aussi inouie qu'extraordinaire. Je fus conduit jusques au châtau, traversant toute la ville à pied, comme un criminel infâme, au milieu de ma nombreuse escorte, dont le chef n'oublia pas de recommander au

au commandant la défense de ne point me montrer l'ordre qu'on me disait seulement être du général en chef Schérer, acte de sa part d'autant plus illégal et arbitraire, qu'étant remplacé par Moreau, il n'avait plus d'autorité en Italie : celui-ci, après s'être conformé à sa consigne, me donna un soldat pour me garder personnellement à vue dans une chambre de la prison.

Le lendemain matin ceux qui avaient fait ma capture, ne voulant pas la laisser imparfaite, furent enfoncer la porte de ma chambre, pillèrent mes armes qui étaièent fort belles en sabre, fusil, pistolets et espingole. Ils eurent la bassesse de vendre mon chien de chasse à un perruquier du voisinage, pour trente-six francs, après avoir laissé à l'abandon le reste de mes effets et sur-tout mes papiers, comme je l'ai su depuis, ils ont dû tomber au pouvoir de l'ennemi, ainsi que des dépêches importantes du directoire pour l'Egypte, quoique j'eusse fait informer Schérer et Rivaud du danger que mon arrestation ne pouvait manquer de leur faire courir. Le 8 floréal, au matin, le directoire sortit de Milan ; à midi les conseils s'assemblèrent pour délibérer s'il ne serait pas urgent de déclarer les directeurs fugitifs traîtres à la patrie : les débats sur ce chapitre duraient depuis deux heures, quand sur des avis qui n'étaient pas à négliger, chaque membre ayant mis son costume sous le banc s'y prit de manière qu'à quatre heures il n'en restait pas un seul dans la ville. Le même soir Rivaud et Schérer se mirent en marche, et se virent suivis de plusieurs milliers

de patriotes qui n'abandonnaient leurs foyers que pour avoir eu trop de confiance dans les Français.

Schérer ose affirmer que tout ce qui est postérieur au 7 floréal, doit lui être étranger ; cependant, l'ennemi informé que Moreau venait de prendre le commandement de l'armée, ne voulant pas lui donner le tems de changer les mauvaises dispositions de Schérer qui lui était connues, l'attaqua sur-le-champ dans la nuit du 7 au 8 floréal, lorsqu'il arrivait à peine de Lodi pour prendre le commandement de l'armée. En vain donna-t-il les marques d'un talent si connu, obligé de se battre même en personne, ses guides furent percés de coup à côté de lui ; l'ennemi avait foncé sur tous les points, et il ne put que s'immortaliser encore par une retraite inévitable qui entraînant la perte de Milan, obligea l'armée de repasser le Tesin.

Le 9 floréal, à quatre heures du matin, la ville était évacuée par l'état-major de la place, et un gouvernement provisoire venait d'être nommé, en attendant l'arrivée des Autrichiens. Devenu plus libre, à cause du désordre que la retraite précipitée des Français occasionnait dans le château, je vis par moi-même qu'il était seulement défendu par le bataillon de paix de la 21[e]. demi-brigade, d'environ sept cents hommes, dont un grand nombre était malade, et à peu-près six cents Cisalpins, sans compter trois cents bouches inutiles. Toutes les munitions étaient fort peu de chose, ainsi que j'entendis s'en plaindre le citoyen Béchaud, nouveau commandant qui venait

d'arriver ; après lui avoir expliqué mon arrestation, je sus enfin que Schérer avait pris le prétexte que je ne m'étais pas conformé à sa proclamation en restant à Milan, et l'ordre de m'en taire les faux motifs n'était que pour empêcher provisoirement mon départ pour Paris avant l'arrivée de ses couriers et des comptes rendus à sa manière, n'ignorant pas que s'il n'eût pas fait exécuter son ordre militairement et sans réplique, non seulement je lui aurais prouvé que d'après ma mission je ne pouvais être compris dans le nombre des personnes que concernait sa proclamation, mais je lui aurais contesté avec avantage son pouvoir, qui avait cessé depuis le moment qu'il avait quitté le commandement en chef. Au moment que l'ennemi arrivait sur les glacis, le cit. Béchaut consentit que je me rendisse auprès de Moreau, et me chargea de lui apprendre qu'il avait à peine six canons en état de faire feu, presque pas de boulets de calibre, et je lui vis la meilleure volonté de tenir le plus qu'il pourrait, malgré l'impossibilité réelle de faire une longue résistance.

Sorti du château le 9, à onze heures, je fus obligé de faire le sacrifice de ma voiture et de tous mes effets, puisque l'ennemi s'était déjà emparé de la ville. Je joignis à pied la colonne de Grenier, qui fermait la retraite; je la quittai endeçà du Tesin, et fort à propos, au moment que les Autrichiens, instruits trop tard de la cohue des voitures qui obstruaient les barques du pas-

sage, n'arrivèrent pas assez-tôt pour enlever les traîneurs.

Schérer était instruit la veille, avant son départ de Milan, de l'issue de la malheureuse bataille qui forçait nos troupes à la retraite; lui qui avait pris la qualité de général en chef, qu'il n'avait plus, pour me faire arrêter, n'aurait-il pas dû s'en servir, en passant le Tesin 24 heures avant nous, pour faire préparer un pont de bateaux, qui eût été facilement exécuté, et il n'aurait pas mis notre retraite de Milan dans un danger auquel nous n'avons échappé que par la seule lenteur des Autrichiens.

Le corps législatif et le directoire ne font que retentir, depuis deux mois, de tous les reproches dont l'inviolabilité de Schérer n'a fait qu'accroître le nombre; il est grièvement accusé, dans la brochure intitulée : *Réponse au congrès de Rastadt ou à la lettre de Carnot.* L'auteur, en parlant de ma mission en Italie, me confond par une ressemblance de nom avec celui qui fut jadis secrétaire des Jacobins, où je ne suis pas entré une seule fois. Il cite également le Luxembourg, prison où n'ayant jamais été enfermé, on n'a pu m'y prêter aucun vilain rôle. Si l'intention de l'auteur était de rappeller ce que Lecointre (de Versailles), encore plus mal informé, se permit de dire sur mon compte, je peux montrer la rétractation authentique que ce représentant du peuple, mieux instruit, fit à la tribune de la Convention, que je rendis publique avec sa let-

tre, où il me rendait justice, et que j'ai encore entre les mains. Il me suffira d'ajouter, pour terminer ce qui me concerne relativement à Schérer, que m'étant rendu en toute diligence à Paris, et après avoir remis par écrit, sous les yeux du gouvernement, les derniers résultats de mon voyage en Italie, je partis pour la campagne, où je fus arrêté trois jours après par ordre du directoire, et conduit au Temple le 24 floréal, d'où les nouveaux directeurs m'ont fait sortir le 5 messidor, après avoir rapporté l'arrêté du 6 floréal, où il était dit que, prévenu d'embauchage, d'avoir désorganisé l'armée d'Italie, et de conspiration contre la République, je serais traduit devant un conseil de guerre, l'ambassadeur à Milan, où l'on me croyait encore, restant chargé de l'exécution dudit arrêté.

Enfin, Schérer, si je n'ai pas échappé à vos pillards, au moins ai-je su me mettre à l'abri de votre commission militaire, accordée si gratieusement par Rewbell à votre demande et à celle de Rivaud, qni partageait vos projets de vengeance. Je crois avoir suffisamment démontré que votre précis était inutile à publier pour votre défense; je vais terminer mes observations par un article de ma correspondance de Milan en date du 16 germinal.

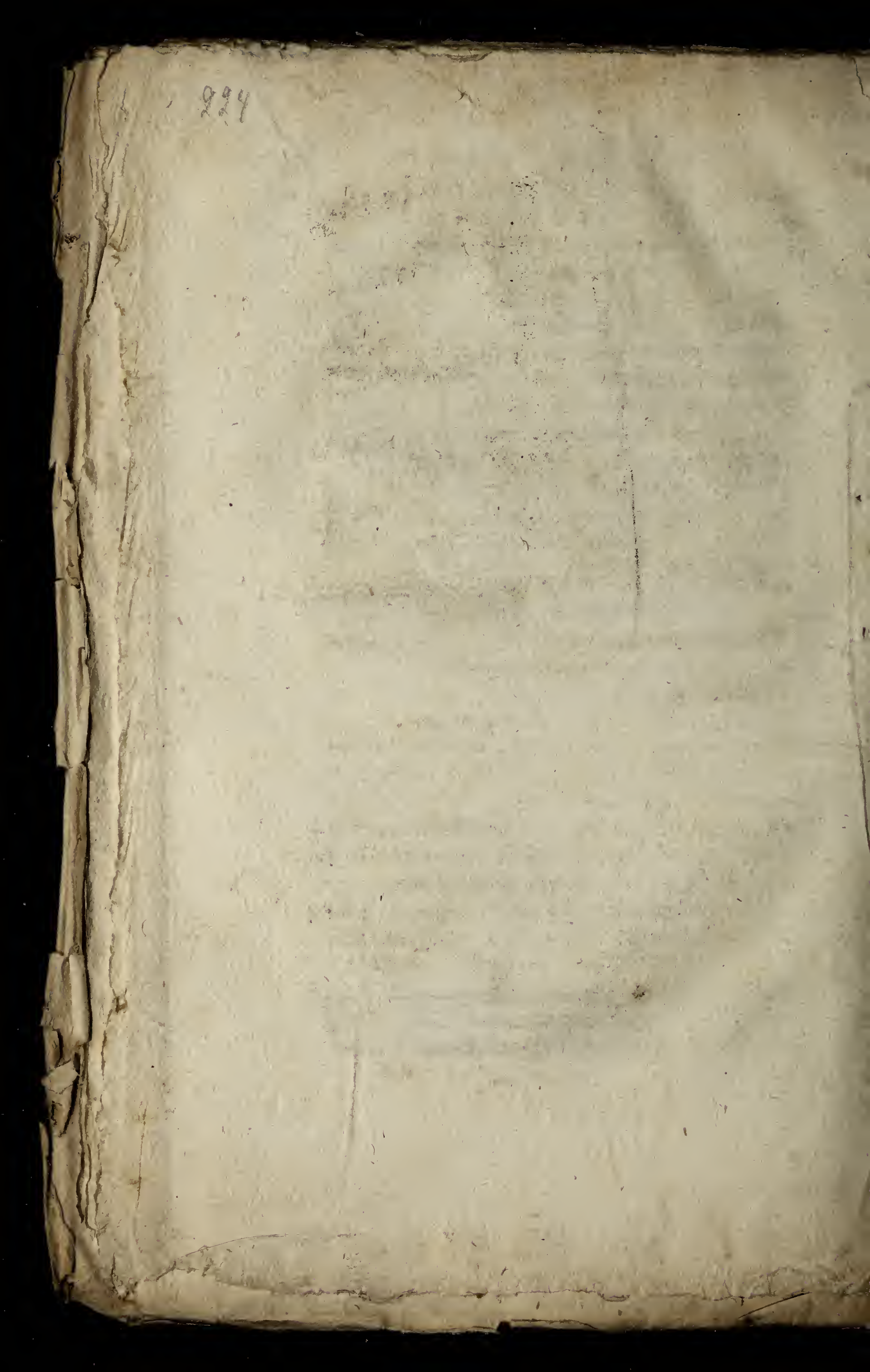
Si l'armée de Schérer est battue, ce qui me paraît inévitable par le peu de précautions qu'il oppose à un ennemi supérieur en nombre, il n'est pas douteux que Naples sonnant bientôt d'autres

vêpres siciliennes, Rome éguisera de nouveau ses poignards; par la même impulsion, la Toscane s'armera pour anéantir nos garnisons, et nous verrons la Lombardie offrir, pour prix de son pardon, le sang des Français à ses anciens maîtres, tandis que les Piémontais, refermant sur nos soldats assassinés, les portes de l'Italie, Schérer aura comblé la mesure de nos désastres.

Voilà Schérer les résultats de votre campagne; faites la peindre avec du sang sur ce bouclier dont parle votre précis, puisque la gloire et l'infamie parviennent à l'immortalité.

FERRIÈRES-SAUVEBŒUF.

De l'imprim. de la veuve GORSAS, rue Neuve-des-Petits-Champs, N°. 741.


224